

AI

DE

46
12
ml

ECRITS
POPULAIRES

DE

FRANKLIN,

APPROPRIÉS AUX LECTEURS FRANÇAIS.

PAR
—
M. DEBARTZCH.

DEBARTZCH.

DES PRESSES DE L'ÉCHO DU PAYS.

—
1834.

I

J'a
un au
véné
raren
je pu
de si
distin
m'est
voir r
genre
teur f

ÉCRITS POPULAIRES

DE FRANKLIN.

LA SCIENCE

DU BONHOMME RICHARD.

AMI LECTEUR,

J'ai ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur, que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savans écrivains. Il m'est rarement arrivé de jouir de ce plaisir ; car, quoique je puisse dire, sans vanité, que, depuis un quart de siècle, je me suis fait annuellement un nom distingué parmi les auteurs d'almanachs, il ne m'est guère arrivé, j'ignore pour quel motif, de voir mes confrères les écrivains dans le même genre m'honorer de quelques éloges, ni aucun auteur faire la moindre mention de moi ; de sorte

A 2

57439

que, sans le petit profit effectif que j'ai fait sur mes productions, la disette d'applaudissemens m'aurait totalement découragé.

J'ai conclu à la fin que le meilleur juge de mon mérite était le peuple, puisqu'il achetait mon almanach, d'autant plus qu'en me répandant dans le monde, sans être connu, j'ai souvent entendu répéter par celui-ci ou celui-là quelque'un de mes adages, en ajoutant toujours à la fin : *Comme dit le bonhomme Richard*. Cela m'a fait quelque plaisir, et m'a prouvé que non-seulement on faisait cas de mes leçons, mais qu'on avait encore un certain respect pour mon autorité ; et j'avoue que, pour encourager d'autant plus le monde à se rappeler mes maximes et à les répéter, il m'est arrivé quelquefois de me citer moi-même du ton le plus grave. Jugez d'après cela combien je dus être content d'une aventure que je vais vous raconter.

Je m'arrêtai l'autre jour à cheval dans un endroit où il y a avait beaucoup de monde assemblé pour une vente publique. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causait sur la dureté du temps ; quelque'un s'adressant à un personnage en cheveux blancs, et assez bien mis, lui dit : « Et vous, père Abraham, que pensez-vous de

« ce temps-ci ? N'êtes-vous pas d'avis que la pesanteur des impositions finira par détruire ce pays-ci de fond en comble ? Car comment faire pour les payer ? Quel parti voudriez-vous qu'on prit là-dessus ? » Le père Abraham fut quelque temps à réfléchir, et répliqua : « Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots : car pour l'homme bien avisé, il ne faut que peu de paroles. Ce n'est pas la quantité de mots qui remplit le boisseau, comme dit le bonhomme Richard. » Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant :

« Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impôts sont très lourds ; cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément ; mais nous en avons une quantité d'autres beaucoup plus onéreux. Par exemple, notre paresse nous prend deux fois autant que le gouvernement, notre orgueil trois fois, et notre inconsidération quatre fois autant encore. Ces taxes sont d'une telle nature, qu'il n'est pas possible aux magistrats de diminuer leur poids, ni de nous en délivrer. Cependant il y a quelque

chose à espérer pour nous, si nous voulons suivre un bon conseil, car, comme dit le bonhomme Richard, *Dieu dit à l'homme : Aide-toi, je t'aiderai.*

“ I. S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure ; mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. Car, si vous comptiez le temps que vous passez dans une oisiveté absolue, c'est-à-dire, ou à ne rien faire, ou dans des dissipations qui ne mènent à rien, vous trouveriez que je dis vrai. L'oisiveté amène avec elle des incommodités, et raccourcit sensiblement la durée de la vie. *L'oisiveté*, comme dit le bonhomme Richard, “ ressemble à la rouille, elle use plus que le travail : la clef dont on se sert est toujours claire. Mais, si vous aimez la vie,” comme dit encore le bonhomme Richard, “ ne prodiguez pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite.” Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au delà du nécessaire ? Nous oublions que “ le renard qui dort ne prend point de poules, et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans le cercueil.” Si le temps est le plus précieux des biens, “ la perte du temps,”

comme dit le bonhomme Richard, " doit être aussi la plus grande des prodigalités, puisque," comme il le dit ailleurs, "le temps perdu ne se retrouve jamais, et que ce que nous appelons assez de temps se trouve toujours trop court." Courage donc, et agissons pendant que nous le pouvons. Si nous avons de l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine. " La paresse rend tout difficile, le travail rend tout aisé ; celui qui se lève tard s'agite tout le jour, et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit. La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt. Poussez vos affaires, et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Se coucher de bonne heure et se lever matin, procure santé, fortune et sagesse."

" Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux ? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir. *Le travail*, comme dit le bonhomme Richard, " n'a pas besoin de souhaits. Celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim : il n'y a pas de profit sans peine." Il faut me servir de mes mains, car je n'ai point de terres, ou, si j'en ai, elles sont fortement imposées ; et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, " un métier vaut un fonds de terre ; une profession est un emploi qui réunit bonheur et

profit." Mais il faut travailler à son métier, et suivre sa profession ; autrement, ni le fonds, ni l'emploi ne nous aideront à payer nos impôts. Quiconque est laborieux n'a point à craindre la disette ; car " la faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer." Les commissaires ni les huissiers n'y entreront pas non plus : " car le travail paye les dettes, et le désespoir les augmente." Il n'est pas nécessaire que vous trouviez des trésors, ni que de riches parens vous fassent leur légataire. *L'activité*, comme dit le bonhomme Richard, " est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail. Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder." Labourez pendant tous les instans qui s'appellent aujourd'hui ; car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez demain. C'est ce qui fait dire au bonhomme Richard : " Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain. Et encore : Avez-vous quelque chose à faire pour demain ? Faites-le aujourd'hui." Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous surprît les bras croisés ?—Mais vous êtes votre propre maître : rougissez donc de vous surprendre vous-même dans l'oisiveté, lorsque vous avez

tan
vot
dès
à t
som
tills,
Rich
de s
faire
être
vous
bonh
plus
men
Ave
un c
gran
"
dire
" in
amis
ploy
repo
n'êt
"
quel

métier, et
fonds, ni
impôts.
dre la di-
l'homme
Les com-
t pas non
le déses-
saire que
es parens
é. comme
de la pros-
. Labou-
aurez du
endant tous
car vous
s que vous
it dire au
rd'hui vaut
Avez-vous
Faites-le
stique d'un
x qu'il vous
êtes votre
surprendre
vous avez

tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre patrie, pour votre prince. Levez-vous donc dès le point du jour ; " que le soleil, en regardant à terre, ne puissé pas dire : voilà un lâche qui sommeille." Point de remise, saisissez vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, " qu'un chat en mitaines ne prend point de souris."—Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force.—Cela peut être ; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles ; car, comme dit le bonhomme Richard dans son almanach, je ne sais plus de quelle année : " l'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par creuser la pierre. Avec du travail et de la patience une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes."

" Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire :—" Est-ce qu'il ne faut pas prendre quelques " instans de loisir ?"—Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : " Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute."

" Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigi-

lant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. " La vie tranquille, comme dit le bonhomme Richard, et la vie oisive, sont deux choses fort différentes." Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail ? Vous avez tort ; car, comme dit encore le bonhomme Richard, " la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. Bien des gens voudraient vivre sans travailler, par leur seul esprit ; mais ils échouent faute de fond." Le travail, au contraire, amène à sa suite les aises, l'abondance, la considération. " Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. Depuis que j'ai un troupeau et une vache, chacun me donne le bonjour," comme dit très-bien le bonhomme Richard.

" II. Mais ce n'est point assez de l'amour du travail, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins ; il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Car, comme le dit le bonhomme Richard, " je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables." Et ailleurs : " Trois déménagemens

fon
bou
vou
vou
Pou
duis
plus
soin
poin
à le
autr
me c
de, c
n'en
mêm
est p
l'hon
brave
avoir
vez-v
conse
aux
parce
produ
le fe
perd

de loisir
 " La vie
 hard, et la
 fférentes."
 urera plus
 tort ; car,
 hard, " la
 ir sans né-
 en des gens
 ur seul es-
 Le travail,
 es, l'abon-
 court après
 ne manque
 n troupeau
 our," com-
 l'amour du
 ance, de la
 es affaires
 'en rappor-
 bonhomme
 qu'on chan-
 i déménage
 es qui sont
 énégements

font le même tort qu'un incendie. Gardez votre boutique, et votre boutique vous gardera. Si vous voulez faire votre affaire, allez-y vous-même ; si vous voulez qu'elle ne soit pas faite, envoyez-y. Pour que le laboureur prospère, il faut qu'il conduise lui-même sa charrue. L'œil d'un maître fait plus d'ouvrage que ses deux mains. Le défaut de soins fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne point surveiller les ouvriers, c'est livrer sa bourse à leur discrétion." Le trop de confiance dans les autres cause la ruine de bien des gens ; car, comme dit l'almanach, " dans les affaires de ce monde, ce n'est pas par la foi qu'on se sauve, c'est en n'en ayant pas." Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables ; car " le savoir est pour l'homme studieux, et les richesses pour l'homme vigilant, comme la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimiez, servez-vous vous-même." Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin, par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. " Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; et faute d'un cheval, le cavalier

lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint et le tue ; et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou au fer de sa monture."

" III. C'en est assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que l'on doit donner à ses propres affaires ; mais, après cela, nous devons avoir encore l'économie, si nous voulons assurer le succès de notre travail. Si un homme ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, il mourra sans avoir un sou, après avoir été toute sa vie collé sur son ouvrage. " Plus la cuisine est grasse, dit le bonhomme Richard, plus le testament est maigre. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la toilette et pour la danse, et que les hommes ont quitté, pour le billard et pour la bouteille, la hache et le marteau. Si vous voulez être riche, dit-il dans un autre almanach, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage."

" Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de la dureté des temps, de la pesanteur des impôts et des charges de vos maisons. Car, comme dit le bonhomme Richard, "le vin, les femmes, le jeu et la mauvaise

ennemi l'at-
pas fait at-
."
ur le travail
ses propres
avons avoir
sur le suc-
ne sait pas
mourra sans
sa vie collé
t grasse, dit
ent est mai-
t en même
les femmes
t pour la toi-
hommes ont
ille, la hache
riche, dit-il
z pas seule-
ssi comment
endieuses, et
a dureté des
des charges
bonhomme
la mauvaise

foi diminuent la fortune et augmentent les besoins. Il en coûte plus cher pour entretenir un vice, que pour élever deux enfans. " Vous pensez peut-être qu'une table un peu plus délicate de fois à autre, des habits un peu plus beaux, une petite partie de plaisir de loin à loin, ne peuvent pas être d'une grande importance ; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard : "Un peu répété plusieurs fois fait beaucoup. Soyez en garde contre les petites dépenses : Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand navire. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins, et les sages les mangent. "

"Vous voilà tous rassemblés ici pour une vente de curiosités et de brimborions précieux. Vous appelez cela des biens ; mais, si vous n'y prenez garde, il en résultera des maux pour quelques-uns de vous. Vous compterez que ces objets seront vendus bon marché, et peut-être le seront-ils moins qu'ils n'ont coûté ; mais, s'ils ne vous sont pas nécessaires, ils seront toujours trop chers pour vous. Ressouvenez-vous encore de ce que dit le bonhomme Richard : "Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire. Réfléchis toujours avant de profiter d'un bon marché." Le bonhomme pense peut-

être que souvent un bon marché n'est qu'apparent et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit. Car je me souviens qu'il dit ailleurs : "J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir." C'est cependant une folie que l'on fait tous les jours dans les ventes, faute de songer à l'almanach. "Les sages, dit-il, s'instruisent par les malheurs d'autrui ; les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur." Je sais tel qui pour orner ses épaules a fait jeûner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. "Les étoffes de soie, les satins, les écarlates et les velours, comme dit le bonhomme Richard, éteignent le feu de la cuisine." Loin d'être des besoins de la vie, on peut à peine les regarder comme des commodités ; mais parcequ'ils brillent à la vue, on est tenté de les avoir. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. "Pour une personne réellement pauvre, dit le bonhomme Richard, il y a cent indigens." Par ces extravagances et autres semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisaient auparavant, mais qui ont su se main-

qu'apparent
 l vous cau-
 tit. Car je
 u quantité
 s marchés.
 t à acheter
 que l'on fait
 e songer à
 sent par les
 t rarement
 sais tel qui
 a ventre, et
 er de pain.
 carlates et
 chard, étei-
 des besoins
 comme des
 la vue, on
 les besoins
 plus nom-
 ne person-
 Richard, il
 nces et au-
 réduits à la
 ceux qu'ils
 se main-

tenir par le travail et l'économie. C'est ce qui prouve "qu'un manant sur ses pieds, comme le dit fort bien le bonhomme Richard, est plus grand qu'un seigneur à genoux." Peut-être ceux qui se plaignent le plus avaient-ils hérité d'une fortune honnête ; mais, sans connaître les moyens par lesquels elle avait été acquise, ils se sont dit : " Il est jour, et il ne sera jamais nuit. Une si petite " dépense sur une fortune comme la miennne, ne " mérite pas qu'on y fasse attention."—"Les enfans et les fous, comme le dit très bien le bonhomme Richard, imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent finir." Mais à force de toujours prendre à la huche, sans y rien mettre, on vient bientôt à trouver le fond ; et alors, comme dit le bonhomme Richard, "quand le puits est sec, on connaît la valeur de l'eau." Mais c'est ce qu'ils auraient su d'abord, s'ils avaient voulu le consulter. Etes-vous curieux, mes amis, de connaître ce que vaut l'argent ? Allez, et essayez d'en emprunter ; "celui qui va faire un emprunt va chercher une mortification." Il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû. Mais ce n'est pas là notre question.

" Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais d'abord, nous prévient prudemment que

“ l'orgueil de la parure est une vraie malédiction.” Avant de consulter votre fantaisie, consultez votre bourse. “ L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insatiable.” Si vous avez acheté une jolie chose, il vous en faudra dix autres encore, afin que l'assortiment soit complet ; car, comme dit le bonhomme Richard, “ il est plus aisé de réprimer la première fantaisie, que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite.” Il est aussi fou au pauvre de singer le riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour égaler le bœuf en grosseur. “ Les grands vaisseaux peuvent s'aventurer plus loin ; mais les petits bateaux doivent se tenir près du rivage.” Les folies de cette espèce sont bientôt punies ; car, comme dit le bonhomme Richard, “ l'orgueil qui dine de vanité, soupe de mépris. L'orgueil déjeune avec l'abondance, dine avec la pauvreté, et soupe avec la honte.” Que revient-il, après tout, de cette vanité de paraître, pour laquelle on a tant de risques à courir et de peines à endurer ? Elle ne peut ni conserver la santé, ni adoucir les maux, ni augmenter le mérite personnel ; au contraire, elle fait naître l'envie, et précipite la ruine des fortunes. “ Qu'est-ce qu'un papillon ? Ce n'est tout au plus qu'une chenille, et voilà ce qu'est le petit-maître.”

malediction."
 Consultez vo-
 ant qui crie
 en plus in-
 ie chose, il
 que l'assor-
 bonhomme
 a première
 s qui vien-
 vre de sin-
 de s'enfler
 Les grands
 ; mais les
 du rivage."
 Et punies ;
 " l'orgueil
 L'orgueil
 a pauvreté,
 nt-il, après
 laquelle on
 à endurer ?
 adoucir les
 l ; au con-
 ite la ruine
 lon ? Ce
 t voilà ce

" Quelle folie n'est-ce pas de s'endetter pour
 de telles superfluités ! Dans cette vente-ci, mes
 amis, on nous offre six mois de crédit ; et peut-
 être est-ce l'avantage de cette condition qui a en-
 gagé quelqu'un d'entre nous à s'y trouver, parce
 que, n'ayant point d'argent comptant à dépenser,
 nous espérons satisfaire notre fantaisie sans rien
 déboursier. Mais, hélas ! pensez-vous bien à ce
 que vous faites, lorsque vous vous endettez ?
 Vous donnez des droits à un autre sur votre li-
 berté. Si vous ne pouvez pas payer au terme
 fixé, vous serez honteux de voir votre créancier ;
 vous serez dans l'appréhension en lui parlant ;
 vous vous abaisserez à des excuses pitoyablement
 motivées ; peu à peu vous perdrez votre fran-
 chise, et vous en viendrez enfin à vous déshono-
 rer par les menteries les plus évidentes et les plus
 méprisables. Car, comme dit le bonhomme Ri-
 chard, " le second vice est de mentir, le premier
 est de s'endetter. Le mensonge monte en croupe
 de la dette." Un homme qui se respecte et sait
 conserver sa dignité, ne doit jamais rougir, ni
 appréhender de parler à quelque homme vivant
 que ce soit, ni de le regarder en face ; mais sou-
 vent la pauvreté efface et courage et vertu. " Il
 est difficile, dit le bonhomme Richard, qu'un sac

vide se tienne debout." Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous défendrait, par un édit, de vous habiller comme les personnes de distinction, sous peine de prison ou de servitude ? Ne diriez-vous pas que vous avez le droit de vous habiller comme bon vous semble ; qu'un tel édit serait un attentat formel contre vos libertés ; et qu'un tel gouvernement serait tyrannique ?—Et cependant vous vous soumettez vous-mêmes à une pareille tyrannie, quand vous vous endettez pour vous vêtir ainsi. Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté, en vous confinant dans une prison, si vous n'êtes pas en état de le payer. Quand vous avez fait votre marché, peut-être ne songiez-vous guère au paiement ; mais "les créanciers, comme dit le bonhomme Richard, ont meilleure mémoire que les débiteurs. Les créanciers sont une secte superstitieuse, et grands observateurs de toutes les époques du calendrier."

"Le jour de l'échéance arrive avant que vous y songiez et la demande vous est faite sans que vous soyez préparé à y satisfaire ; ou si vous songez à votre dette, le terme, qui semblait d'abord si long, vous paraîtra, en s'approchant, extrêmement court : vous croirez que le temps a mis des ailes

aux talons, comme il en a aux épaules. "Le carême est bien court," dit le bonhomme Richard, "pour ceux qui doivent payer à Pâques." L'emprunteur est esclave du prêteur, et le débiteur du créancier ; ayez horreur de cette chaîne ; conservez votre liberté ; soyez laborieux, économes et indépendans. Peut-être vous croyez-vous, en ce moment, dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire impunément quelque fantaisie ; mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin, pendant que vous le pouvez : "Le soleil du matin ne dure pas tout le jour." Le gain est incertain et passager, mais la dépense sera, toute votre vie, continuelle et certaine. "Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'en tenir une chaude," comme dit le bonhomme Richard ; "ainsi allez plutôt vous coucher sans souper, que de vous lever avec des dettes. Gagnez ce que vous pourrez, et gardez votre gain : voilà le véritable secret de changer votre plomb en or ;" et quand vous posséderez cette pierre philosophale, soyez sûrs que vous ne vous plaindrez plus de la rigueur des temps, ni de la difficulté à payer les impôts.

"IV. Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la sagesse. N'allez pas, cependant, vous

confier uniquement à votre travail, à votre économie, à votre prudence. Ce sont d'excellentes choses, mais elles vous seront tout-à-fait inutiles, sans les bénédictions du Ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions ; ne soyez point sans charité pour ceux qui paraissent à présent dans le besoin ; mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut misérable, et qu'ensuite il redevint heureux.

“ Je n'en dirai pas davantage. “ L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher ; mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire,” comme dit le bonhomme Richard ; encore n'y apprennent-ils pas grand chose : car, comme il le dit avec vérité, “ on peut donner un bon avis, mais non pas la bonne conduite.” Toutefois souvenez-vous que “ celui qui ne sait pas être conseillé ne peut pas être secouru ; ” car, comme dit le bonhomme Richard, “ si vous ne voulez pas écouter la raison, elle ne manquera pas de se faire sentir.”

Le vieil Abraham finit ainsi sa harangue. On écouta son discours, on approuva ses maximes ; mais on ne manqua pas de faire sur-le-champ le contraire ; précisément ainsi qu'il arrive aux sermons ordinaires : car, la vente ayant commencé, chacun acheta de la manière la plus extravagante

conomie,
 s choses,
 sans les
 humble-
 sans cha-
 ans le be-
 ns et des
 misérable,
 expérience
 her ; mais
 instruire,"
 ore n'y ap-
 comme il le
 avis, mais
 souvenez-
 onseillé ne
 dit le bon-
 as écouter
 ire sentir."
 gue. On
 maximes ;
 -champ le
 aux ser-
 ommencé,
 ravagante

nonobstant toutes les remontrances du sermonneur et les craintes qu'avait l'assemblée de ne pouvoir pas payer les taxes. Je vis que le bonhomme avait soigneusement étudié mes almanachs, et mis en ordre tout ce que j'avais dit sur ces matières pendant vingt-cinq ans. Les fréquentes mentions qu'il avait faites de moi auraient été ennuyeuses pour tout autre ; mais ma vanité en fut merveilleusement flattée, quoique je susse bien que, de toute la sagesse qu'on m'attribuait, il n'y avait pas la dixième partie qui m'appartint, et que je n'eusse recueillie, en glanant, d'après le bon sens de tous les siècles et de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, je résolus de faire mon profit de cet écho pour me corriger ; et quoique d'abord j'eusse formé la résolution d'acheter de quoi me faire un habit neuf, je me retirai, déterminé à faire durer les vieux. Lecteur, si vous pouvez faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

RICHARD SAUNDERS.

PARABOLE

SUR L'AMOUR FRATERNEL.

En ce temps-là il n'y avait pas de forgerons par toute la terre, et les marchands de Madian passaient avec leurs chameaux, portant des épices, de la myrrhe, du baume, et des outils de fer.

Et Ruben acheta une hache aux marchands ismaélites ; il la paya cher, car il n'y en avait pas une seule dans la maison de son père.

Et Siméon dit à Ruben, son frère : prête-moi, je te prie, ta hache. Mais Ruben le refusa, et ne le voulut pas.

Et Lévi lui dit aussi : mon frère, prête-moi ta hache, je te prie ; et Ruben le refusa de même.

Alors Juda vint trouver Ruben, et le supplia en disant : voyons ! tu m'aimes, et je t'ai toujours aimé ; ne me refuse pas de me servir de ta hache.

Mais Ruben se détourna de lui, et le refusa comme les autres.

Où, il arriva que Ruben tailla du bois sur le bord de la rivière, et que sa hache tomba dans l'eau, et qu'il ne put venir à bout de la retrouver.

Mais Siméon, Lévi et Juda envoyèrent un messager avec de l'argent chez les Ismaélites, et achetèrent chacun une hache.

Alors Ruben vint à Siméon, et lui dit : voyons ! J'ai perdu ma hache, et mon ouvrage reste à moitié fait ; prête-moi la tienne, je te prie.

Et Siméon lui répondit : tu n'as pas voulu me prêter ta hache, ainsi je ne te prêterai pas la mienne.

Alors Ruben vint trouver Lévi, et lui dit : mon frère, tu connais la perte que j'ai faite, et mon embarras ; prête-moi ta hache, je te prie.

Et Lévi lui fit des reproches, en disant : tu n'as pas voulu me prêter ta hache lorsque j'en ai eu envie ; mais je veux être meilleur que toi, et je te prêterai la mienne.

Et Ruben fut blessé de la réprimande de Lévi, et, tout confus, il le quitta, et ne prit pas sa hache ; mais il chercha son frère Juda.

Et lorsqu'il fut venu auprès de Juda, celui-ci vit à son air qu'il était plein de mécontentement et de honte, et le prévint en lui disant : mon frère, je sais ce que tu as perdu ; mais pourquoi te trou-

bler ? Voyons ! N'ai-je pas une hache qui peut nous servir à tous les deux ? Prends-la, et uses-en comme de la tienne.

Et Ruben se jeta à son cou, et l'embrassa en pleurant, et lui dit : ta complaisance est grande ; ta bonté à oublier mes torts est encore plus grande ; tu es vraiment mon frère, et tu peux compter que je t'aimerai tant que je vivrai.

Et Juda lui dit : aimons aussi nos autres frères ; ne sommes-nous donc pas tous du même sang ?

Et Joseph vit ces choses, et les rapporta à son père Jacob.

Et Josob dit : Ruben a mal fait ; mais il s'est repenti. Siméon aussi a mal fait ; Lévi n'a pas été tout à fait exempt de reproches.

Mais le cœur de Juda est celui d'un prince. Juda a l'âme d'un roi. Ses enfans se prosterneront devant lui ; et il règnera sur ses frères.

am
che
où
du s
les
nai
che
mon
fam
app
brui
leur
bon
de n
ridic
dépi
que

LE SIFFLET.

Quand j'étais enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent mes petites poches de sous. J'allai tout de suite à une boutique où on vendait des babioles ; mais, étant charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin entre les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par toute la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille, mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur : alors ils me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent : il me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit ; et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant dans la suite de quelque utilité pour moi ; car l'impression resta sur mon âme ; de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet* ; et j'épargnais mon argent.

Devenant grand garçon, entrant dans le monde et observant les actions des hommes, je vis que je rencontrais nombre de gens qui *donnaient trop pour le sifflet*.

Quand j'ai rencontré un homme de plaisir, sacrifiant tout louable perfectionnement de son âme, et toute amélioration de son état, aux voluptés du sens purement corporel, et détruisant sa santé dans leur poursuite : homme trompé, ai-je dit, *vous vous procurez des peines au lieu de plaisirs ; vous payez trop pour votre sifflet*.

Sij'en ai jamais vu un autre, entêté de beaux habillemens, belles maisons, beaux meubles, tout au dessus de sa fortune, qu'il ne se procurait qu'en faisant des dettes, et en allant finir sa carrière dans une prison : Hélas ! ai-je dit, *il a payé trop pour son sifflet*.

Enfin, j'ai conçu que la plus grande partie des malheurs de l'espèce humaine viennent des estimations fausses qu'on fait de la valeur des choses, et de ce qu'on *donne trop pour les sifflets*.

Néanmoins je sens que je dois avoir de la charité pour ces gens malheureux, quand je considère qu'avec toute la sagesse dont je me vante, il y a certaines choses dans ce bas monde si tentantes, que si elles étaient mises à l'enchère, je pourrais être facilement porté à me ruiner par leur achat et trouver que j'aurais encore une fois donné *trop pour le sifflet*.

DES CHANGEMENS DE POSITION.

Toutes les positions de la vie ont leurs inconvéniens ; nous sentons ceux qui sont attachés à la nôtre, mais nous ne sentons, ni ne voyons ceux d'une situation différente. Qu'en résulte-t-il ? Que nous nous tourmentons par des changemens continuels, sans y gagner, et souvent pour nous trouver plus mal.

J'étais, un jour, dans ma jeunesse, passager à bord d'un petit navire qui descendait la Delaware. Comme il n'y avait pas de vent, nous fûmes obligés, après la marée, de jeter l'ancre, et d'attendre la marée suivante. La chaleur du soleil était excessive sur le bâtiment ; les passagers m'étaient étrangers, et leur société ne me plaisait pas. Je crus voir, près du rivage, une belle prairie verte, au milieu de laquelle s'élevait un grand arbre donnant beaucoup d'ombrage. Je m'imaginai que je pourrais aller m'asseoir sous son abri, et y passer, à lire, quelques momens agréa-

bles, j
du cap
fois dé
tie de
en le
fonçai
tais pa
brage,
sur mo
figure,
de teni
j'appel
du bâti
j'avais
de la s
des ca

bles, jusqu'au retour de la marée. J'obtins donc du capitaine qu'il me fit conduire à terre. Une fois débarqué, je reconnus que la plus grande partie de ma prairie n'était réellement qu'un marais ; en le traversant, pour arriver à mon arbre, j'enfonçai dans la boue jusqu'aux genoux ; et je n'étais pas établi depuis cinq minutes sous son ombrage, que mille insectes fâcheux venant fondre sur moi, attaquèrent mes jambes, mes mains, ma figure, au point qu'il me fut impossible de lire et de tenir en place. Je regagnai donc le rivage, et j'appelai pour que la chaloupe me ramenât à bord du bâtiment, où j'eus à endurer cette chaleur que j'avais voulu éviter, et de plus les ris moqueurs de la société. Depuis, j'ai pu souvent observer des cas semblables dans les affaires de la vie.

SUR LA RECONNAISSANCE.

Les hommes n'ont que des idées imparfaites de leurs devoirs sur les bienfaits, les obligations et la reconnaissance. Il est si pénible pour la plupart d'entre eux de se sentir obligés, qu'ils ne cessent de chercher des raisons et des argumens pour prouver qu'ils n'ont pas été débiteurs, ou qu'ils ont amplement satisfait à ce qu'ils devaient ; argumens par lesquels ils ne manquent pas de se laisser facilement persuader eux-mêmes. A et B sont étrangers l'un à l'autre ; B est à la veille de se voir arrêté pour dettes ; A lui prête l'argent nécessaire pour assurer sa liberté. B, devenu débiteur de A, s'acquitte au bout de quelque temps. Ne doit-il rien de plus ? Il a sans doute acquitté la dette pécuniaire, mais la dette de reconnaissance lui reste, et le laisse encore débiteur envers A, dont la commisération l'a secouru dans sa détresse. Si, par la suite, B trouve à son tour A

dans
ci lui
partie
tant p
tièrem
il n'av
gagé
trouve
est ter
servic

dans la situation où il était lui-même, quand celui-ci lui prêta son argent, il peut alors s'acquitter, *en partie*, de la dette de reconnaissance, en lui prêtant pareille somme. Je dis *en partie*, et non *entièrement* ; car lorsque A prêtait à B de l'argent, il n'avait existé aucun bienfait antérieur qui l'y engageât. C'est pourquoi je pense que, si A se trouve une seconde fois dans le même besoin, B est tenu, s'il le peut, de lui rendre encore le même service.

parfaites de
gations et
pour la plu-
qu'ils ne
argumens
oiteurs, ou
devaient ;
pas de se
es. A et
à la veille
ête l'argent
B, devenu
quelque tems.
te acquitté
reconnais-
teur envers
dans sa dé-
son tour A

MOYEN

D'AVOIR TOUJOURS

DE L'ARGENT DANS SA POCHE.

Dans ce temps, où chacun se plaint que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infailible pour remplir les bourses vides, et la manière de les garder toujours pleines. Deux simples règles bien observées feront toute l'affaire.

Voici la première : que la probité et le travail soient vos compagnons assidus ;

Et la seconde : dépensez un sou de moins que votre bénéfice net.

Par là, votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler, et n'aura plus à crier jamais que son

ventre est vide ; vous ne serez pas assailli par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, transi par la nudité. Tout l'horison brillera d'un éclat plus vif, et le plaisir fera battre votre cœur. Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles, et d'être heureux.cartez loin de votre esprit le souflet glacé du chagrin, et vivez indépendant. Alors vous serez un homme, et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche ; vous n'éprouverez point le déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheront à votre droite ; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux, et vous placera de niveau avec les plus fiers. Ah ! soyez donc sage ; que le travail marche avec vous dès le matin ; qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées ; alors vous aurez atteint le comble du bonheur, et l'indépendance sera votre cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne ; alors vous marcherez tête levée, sans vous courber devant un faquin, parce qu'il aura des richesses ; sans accepter un affront, parce que la main qui vous l'offrira étincellera de diamans.

E

AVIS A UN JEUNE ARTISAN.

J'ai mis par écrit les pensées suivantes qui m'ont été utiles, et qui peuvent aussi l'être pour vous, si vous les suivez.

Souvenez-vous que le *temps* est de l'argent. Celui qui, par son travail, peut gagner dix francs par jour, et qui se promène, ou reste oisif une moitié de la journée, quoiqu'il ne débourse que quinze sous pendant ce temps de promenade ou de repos, ne doit pas compter ce déboursé seulement. Il a réellement dépensé, disons mieux, il a jeté cinq francs de plus.

Souvenez-vous que le *crédit* est de l'argent. Si un homme me laisse son argent dans les mains après l'échéance de ma dette, il m'en donne l'intérêt, ou tout le produit que je puis en tirer, pendant le temps qu'il me le laisse. Le bénéfice monte à une somme considérable pour un homme

qui a un crédit étendu et solide, et qui en fait un bon usage.

Souvenez-vous que l'argent est d'une nature prolifique. L'argent peut engendrer l'argent ; les petits qu'il a faits en font d'autres plus facilement encore, et ainsi de suite. Cinq francs employés en valent six ; employés encore, ils en valent sept et proportionnellement jusqu'à cent louis. Plus les placemens se multiplient, plus ils se grossissent et c'est de plus en plus vite que naissent les profits. Celui qui tue une truie pleine en anéantit toute la descendance jusqu'à la millième génération. Celui qui engloutit un écu détruit tout ce que cet écu pouvait produire, et jusqu'à des centaines de francs.

Souvenez-vous qu'une somme de cinquante écus par an peut s'amasser en épargnant guère plus de huit sous par jour. Moyennant cette faible somme que l'on prodigue journellement sur son temps ou sur sa dépense sans s'en apercevoir, un homme, avec du crédit, a, sur sa seule garantie, la possession constante et la jouissance de mille écus à cinq pour cent. Ce capital, mis activement en œuvre par un homme industrieux, produit un grand avantage.

Souvenez-vous du proverbe ; *Le bon payeur est le maître de la bourse d'autrui.* Celui qui est connu pour payer avec ponctualité et exactitude à l'échéance prend le pont, en tout temps, en toute occasion, pour aller de tout l'argent dont ses amis peuvent disposer, et ce moyen, parfois très-utile. Après le travail et l'économie, rien ne contribue plus au succès d'un jeune homme dans le monde, que la ponctualité et la justice dans toute affaire. C'est pourquoi ne gardez jamais l'argent, que vous avez emprunté, une heure au delà du moment où vous avez promis de le rendre, de peur qu'une inexactitude ne vous ferme pour toujours la bourse de votre ami.

Les moindres actions sont à observer en fait de crédit. Le bruit de votre marteau, qui, à cinq heures du matin, ou à neuf heures du soir, frappe l'oreille de votre créancier, le rend facile pour six mois de plus ; mais s'il vous voit à un billard, s'il entend votre voix à l'auberge, lorsque vous devez être à l'ouvrage, il envoie chercher son argent dès le lendemain, et le demande avant de le pouvoir toucher tout à la fois. C'est par ces détails que vous montrez si vos obligations sont présentes à votre pensée ; c'est par là que vous acquérez la réputation d'un homme d'ordre aussi bien que d'un

honnête homme, et que vous augmentez encore votre crédit.

Gardez-vous de tomber dans l'erreur de plusieurs de ceux qui ont dans l'âme, c'est-à-dire, de regarder comme à vous tout ce que vous possédez, et de vivre en conséquence. Pour prévenir ce faux calcul, tenez, à mesure, un compte exact tant de votre dépense que de votre recette. Si vous prenez d'abord la peine de mentionner jusqu'aux moindres détails, vous en éprouverez de bons effets, vous découvrirez avec quelle étonnante rapidité une addition de menues dépenses monte à une somme considérable, et vous reconnaîtrez combien vous auriez pu économiser par le passé, combien vous pouvez occasionner une grande gêne.

Enfin le chemin de la fortune sera, si vous le voulez, aussi uni que celui du marché. Tout dépend surtout de deux mots, *travail et économie*, c'est-à-dire de ne dissiper ni le temps ni l'argent mais de faire de tous deux le meilleur usage qu'il est possible. Sans travail et sans économie, vous ne ferez rien ; avec eux vous ferez tout. Celui qui gagne tout ce qu'il peut gagner honnêtement, et qui épargne tout ce qu'il gagne, sauf les dépenses nécessaires, ne peut manquer de devenir

riche, si toute fois celui qui gouverne le monde, et vers qui tous doivent lever les yeux, pour obtenir la bénédiction de leurs honnêtes efforts, n'en a pas, dans la sagesse de sa providence, décidé autrement.

TABLE
DES MATIERES.

<i>La science du bonhomme Richard.....</i>	<i>3</i>
<i>Parabole sur l'amour fraternel.....</i>	<i>22</i>
<i>Le sifflet.....</i>	<i>25</i>
<i>Des changemens de positions.....</i>	<i>28</i>
<i>Sur la reconnaissance.....</i>	<i>30</i>
<i>Moyen d'avoir toujours de l'argent dans sa poche.....</i>	<i>32</i>
<i>AVIS à un jeune artisan.....</i>	<i>34</i>